

GUIDO NICOLOSI

---

# Lampedusa

Les damnés de la mer

---

traduit de l'italien par  
Geneviève Pesenti



 ***l'aube***



LAMPEDUSA

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

Titre original:

*Lampedusa. Corpi, immagini e narrazioni dell'immigrazione*

© FrancoAngeli srl, Milan, Italy, 2016

© Éditions de l'Aube, 2017  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2610-2

Guido Nicolosi

**Lampedusa**

Les damnés de la mer

Préface de Valérie Souffron

Postface de Pierre Musso

traduit de l'italien par Geneviève Pesenti

*éditions de l'aube*

**Du même auteur :**

*Corpi al limite ; linguaggio, natura e pratiche sociali*, Acireale-Roma, Bonanno, 2005

*Lost food; comunicazione e cibo nella società ortoressica*, Firenze, Ed.it, 2007

*Open Codes; Skills, Participation and Democracy in New Technology Development*, Newcastle Upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2015

*Memento.*

« Lorsque je pense à ces hommes qui ont le regard fixé sur l'horizon avec impatience et appétit, je les envie. Je me dis que je ne suis que la malchance, le visage laid de la malchance. Ceux que j'attrape ne sont qu'une infime partie de ceux qui tentent la traversée. Ceux que j'intercepte sont ceux qui n'ont même pas la chance de leur côté. Depuis près de vingt ans, je promène ma silhouette sur la mer et je suis le mauvais œil qui traque les désespérés. »

Laurent GAUDÉ, *Eldorado*,  
Actes Sud, 2006, p. 67.





## Préface

*Guido Nicolosi est sicilien, sociologue, et spécialiste des médias. C'est à ce titre qu'il a choisi de s'intéresser au regard que portent les médias de son pays sur les drames que connaît l'île de Lampedusa depuis quelques années. Située en territoire italien, mais proche des côtes tunisiennes, dans le canal de Sicile, l'île est une porte d'entrée de l'Europe, un pont entre Afrique et Sicile. Cette situation géographique et géostratégique explique l'afflux des candidats à l'exil fuyant la guerre et la misère du nord et du nord-est du continent africain. Au large de Lampedusa, des embarcations de fortune, des vaisseaux surchargés transportent des migrants de tout âge, hommes, femmes et enfants mêlés qui tentent de traverser la Méditerranée, à la merci de ses caprices, des dangers de la navigation régulière, de l'extrême précarité de leurs conditions de voyage. Les plus chanceux débarquent vivants sur la terre ferme, mais des navires coulent aussi régulièrement, parfois très près du rivage. Le 3 octobre 2013, l'île de Lampedusa a connu une de ces tragédies. Trois cent soixante-six personnes ont péri en mer, vingt-deux ont disparu à proximité des côtes<sup>1</sup>. Ce drame, qui hélas n'est plus une exception, a bénéficié d'une large couverture médiatique en Europe, notamment en Italie. C'est à ce traitement médiatique que Guido Nicolosi s'est d'abord attaché, mettant en évidence le rôle que les médias jouent dans la construction d'une vision des migrants à la fois déformante et dépersonnalisante. Or cette négation de la singularité et de l'expérience sensible rejette les migrants dans une*

*multitude anonyme, et conduit à la négation, c'est-à-dire à l'invisibilité de leurs cadavres. Selon un processus bien connu des sociologues de la mort, le déni de mort s'articule au « cannibalisme de l'œil » des médias. Les morts sont hors champ, seules apparaissent des catégories : le migrant, le réfugié. Aussi a-t-il semblé nécessaire au sociologue de réaliser une enquête sur l'île même de Lampedusa, et auprès de ses habitants.*

*Le livre de Guido Nicolosi s'ouvre sur le drame lui-même, sur la tragédie vécue et restituée par l'enquête. Car à Lampedusa, le 3 octobre 2013 et dans les jours et semaines qui ont suivi, les habitants ont eu à faire face à une situation d'une rare violence, dans l'isolement, pour ne pas dire dans l'abandon par les autorités. Ces premiers témoins livrent l'horreur du naufrage, le drame des marins alors en mer et en partie impuissants, les corps hissés dans les bateaux, vivants et morts, ceux qui littéralement glissent des mains, les cadavres entassés à terre, dans l'attente d'une prise en charge. Ils racontent leur désarroi, leur impuissance, leur colère. Ils évoquent également leur dégoût, pénétrés qu'ils étaient de l'odeur des corps en décomposition, et devenus incapables de consommer des poissons nourris – du moins en étaient-ils persuadés – de la chair des naufragés. Le devoir d'assistance le dispute à l'écœurement dans la mémoire trop vive des événements ; la culpabilité propre aux survivants de toutes les catastrophes a sans aucun doute été ici renforcée par la présence d'enfants et de bébés parmi les corps repêchés. Et l'on comprend ce qu'il en est d'une communauté confrontée à la brutale irruption de la souffrance, de la mort, et à la nécessité sanitaire et morale de gérer des dizaines de cadavres. Comment les habitants de l'île pourraient-ils sortir indemnes d'une telle expérience ?*

*Le drame de Lampedusa et des naufragés est, enfin, l'occasion d'une réflexion sur les migrations et les questions de territoire. Le cheminement depuis l'enquête ethnographique conduit à poser la question d'une Europe politique et géographique dressée en*

## LAMPEDUSA

*forteresse sur la Méditerranée, que l'assaut des petites embarcations conduit à renégocier ses politiques d'immigration, à affirmer ses territoires et à exercer sa souveraineté au large, là où ne se négociaient ces dernières années que les circulations de marchandises et les zones de pêche. La globalisation des marchandises, du travail et des conflits questionnent aujourd'hui la territorialité, la souveraineté des États, et nos propres représentations des migrants : figures de la précarité généralisée, étrangers douloureux, ils mettent à l'épreuve la nature même de nos liens.*

*Ce que montre Guido Nicolosi à travers ce travail rigoureux sur une tragédie et sa réception relève d'une problématique du pouvoir. La figure du migrant, qui défie la mort, interpelle en même temps les États, l'Europe, les habitants de Lampedusa, et chaque citoyen. Portés par la pulsion de vie, ces femmes et ces hommes font le procès de leur condition, en même temps qu'ils défient notre capacité à la solidarité, jusque dans leur mort<sup>3</sup>. Les États se trouvent face à des corps mobiles qui sont tout autant des corps politiques. Ces corps, dont Foucault a montré de quelle manière ils étaient enserrés par le pouvoir, sont aussi des armes de désespérés à l'échelle d'un marché mondialisé. Lampedusa figure un entre-deux des mondes, un théâtre tragique de la « vie nue<sup>4</sup> », où des humains revendiquent par, et avec leur corps, un droit à l'existence politique et économique. Les survivants continuent d'y appeler à nos solidarités, les morts y défient tout aussi sûrement nos liens et notre sens du dernier devoir.*

*(En attendant, les habitants de Lampedusa continuent d'entendre les cris des enfants à la surface de la mer.)*

*Valérie Souffron  
Sociologue, maître de conférences au Cetcopra,  
université Paris 1, Panthéon-Sorbonne*



## Préambule

*Les raisons qui amènent quelqu'un à écrire un livre sont multiples et toujours difficiles à classer. Dans une certaine mesure, quand l'auteur, comme c'est le cas ici, est un chercheur universitaire, elles peuvent sembler évidentes. Au fond, la publication représente une partie importante du travail universitaire. À une époque de plus en plus caractérisée par l'évaluation des performances des structures et des chercheurs, l'impératif publish or perish décrit bien la pression subie par les universitaires s'ils veulent mener à bien leur carrière.*

*Dans le cas présent, toutefois, les raisons qui m'ont poussé dans les méandres de cette aventure (écrire est toujours une difficile et splendide aventure) sont d'un ordre tout à fait différent. Aujourd'hui encore, je ne suis moi-même pas capable de les définir avec précision. Je pourrais les classer à l'intérieur de la catégorie générale et auto-gratifiante des motivations éthiques. En réalité, je ne suis pas sûr que cette classification puisse rendre compte des sensations complexes qui m'ont poussé à relever le défi que certains de mes collègues m'ont invité à affronter ; par exemple, Valérie Souffron et Pierre Musso, auteurs, respectivement, de la préface et de la postface. Après avoir lu un de mes articles sur les événements de Lampedusa publié en France en 2015, ils ont jugé nécessaire que je fasse un effort pour que ce texte soit présenté au public italien, sous une forme éventuellement plus structurée et plus étendue.*

*Je les remercie infiniment pour cette pression affectueuse et chargée d'estime. Sans eux, j'aurais sans doute abandonné dès le départ toute intention d'écriture. La rédaction de cet article s'était en effet révélée trop douloureuse, émotionnellement parlant. Les interviews, les transcriptions, la sélection, l'écriture, les images, les récits, etc. Toutes ces opérations m'avaient atteint au plus profond de moi-même, me laissant une blessure dont je pensais ne jamais me remettre. Lorsqu'elle aborde certains thèmes et qu'elle est réalisée selon des méthodes immersives, la recherche sociale peut être dangereuse pour le chercheur. Les dangers peuvent être matériels, physiques dans certains cas. Pensons, par exemple, aux dangers terribles et fatals qu'un chercheur exceptionnel tel que Giulio Regeni<sup>5</sup> a dû affronter. Les dangers peuvent également être immatériels, invisibles. Ils sont alors moins dommageables, certes, mais on doit toutefois s'y confronter, même s'ils touchent les dimensions les plus dissimulées du Soi, les rapports les plus profonds avec nos peurs et nos angoisses existentielles.*

*Le choix d'écrire un livre sur ces thèmes s'est matérialisé lentement, graduellement. Je ne saurais pas dire exactement quand. Deux moments ont sans doute été décisifs. Le premier est lié à la période de recherches que j'ai passée à Nantes, auprès de l'Institut d'études avancées (IEA). Une expérience qui m'a donné la possibilité de me confronter à une communauté de chercheurs exceptionnels, provenant du monde entier, et n'ayant pas, sur les phénomènes sociaux, un regard strictement disciplinaire. L'ampleur des défis affrontés dans cette réalité m'a donné le courage de faire face à ce petit obstacle interne qui me tenait à distance des matériels rassemblés précédemment et qui m'avaient coûté tant de peine. Le second est advenu en France également, mais dans une salle de classe cette fois, à la Sorbonne, où j'avais été invité à présenter ma recherche, dans le cadre d'un cours de « méthodologie de la recherche sociale ». À cette occasion,*

*j'avais demandé aux étudiants de lire à haute voix l'article que je venais de publier. Leur émotion, leur implication et l'application qu'ils avaient mise à le lire (certains mêmes à le jouer) m'ont profondément ému. L'échange qui a suivi la leçon m'a convaincu que cet « objet » d'étude était doté d'une valeur allant bien au-delà des intérêts disciplinaires. C'est en partie pour cette raison que ce livre ne naît pas d'une intention purement académique et n'utilise pas un registre communicatif traditionnellement universitaire. Il s'adresse en premier lieu aux étudiants (et aux citoyens). C'est le rapport que l'on a avec eux qui donne un sens à notre travail. C'est en eux que repose l'espoir d'un changement positif de la société.*

*Malgré cela, la possibilité de comprendre de façon claire et rationnelle les raisons de ce livre, je l'ai eue a posteriori, d'une façon absolument imprévue. Et comme cela arrive souvent, c'est un roman qui les a rendues explicites. Un livre dont la lecture m'a été conseillée par une autre collègue, à qui je dois donc un remerciement sincère : Marina Maestrutti, italienne, frioulane mais résidant à Paris depuis plusieurs années, où elle enseigne la sociologie à la Sorbonne. Le roman, très beau, est celui de Guy Scarpetta, publié par Gallimard en 2014 et malheureusement non encore traduit en italien. Il s'intitule Guido (curieuse coïncidence) et raconte l'histoire d'un antifasciste italien, né au XIX<sup>e</sup> siècle dans le Frioul, exilé en France et participant très tôt à la Résistance. Arrêté, déporté dans un des derniers convois qui emportaient juifs, communistes, gitans, handicapés, etc. vers les camps d'extermination nazis. Le livre raconte ce voyage dans un « train fantôme » qui conduira le protagoniste à Dachau au bout de plusieurs semaines, au moment même où la France était libérée de l'occupation allemande. Guido ne reviendra jamais de ce voyage. Pour tenter d'expliquer les raisons de ce roman, Scarpetta écrit :*

## GUIDO NICOLosi

*J'ai eu la sensation, obscure, d'abord, puis de plus en plus précise, en m'engageant dans l'écriture de ce livre, qu'il ne s'agissait pas seulement pour moi d'arracher l'histoire de Guido à l'oubli où elle avait plus ou moins sombré, d'en exhumer des images, des scènes, des péripéties. Ni même d'explorer, à travers le parcours de Guido, quelques zones d'ombre de l'Histoire officielle. Mais il m'est peu à peu apparu que cela n'aurait de sens qu'à me permettre d'accéder, aussi, à quelque chose qui m'a été légué, et qui ne saurait être figé dans le passé. Quelque chose qui vient de très loin, que je ne sais pas encore bien nommer ; mais dont je sens, impérativement, que cela demande à être sans fin ravivé, relancé.*

*Voilà exactement le besoin impératif que j'ai ressenti de façon inéluctable. Relancer et raviver une histoire que les habitants de Lampedusa et les immigrés impliqués dans la tragédie du 3 octobre 2013 m'avaient racontée, me transformant de la sorte en gardien involontaire d'une souffrance qui demandait à être fixée, objectivée et rendue publique, et donc accessible. C'est ce sentiment de responsabilité qui m'a poussé, malgré moi, à écrire ce livre. En espérant réussir à contribuer, même de façon limitée – en même temps que les nombreux autres articles, livres, œuvres d'art, qui, au cours de ces dernières années, ont été produits en Italie et à l'étranger – à la réalisation d'un projet que j'ai vécu comme une obligation à la fois morale et politique.*



## Introduction

Lampedusa, une petite île italienne de l'archipel des Pélages, en Sicile. D'une longueur d'à peine 10 kilomètres et d'une largeur d'environ 4 kilomètres, sa caractérisation géologique exprime également, métaphoriquement, une spécificité géopolitique. Morceau d'Afrique en « territoire » italien à la dérive en Méditerranée, comme on le verra dans le chapitre iv, elle représente plastiquement toutes les contradictions et tous les paradoxes d'une pratique politique et d'un imaginaire symbolique européens ; et elle incarne les ambiguïtés persistant dans la complexe relation historique qui, comme la mer, unit et divise la Méditerranée et l'Europe.

Le 3 octobre 2013, quand un bateau de pêche d'environ 20 mètres de long ayant levé l'ancre dans le port de Misurata, en Libye, et rempli de migrants provenant de différents pays africains coule à environ un demi-mille des plages blanches de Lampedusa, l'île devient le symbole international d'une tragédie humaine qui, depuis des décennies déjà, se déchaîne sur toutes les frontières du continent. Mais elle devient aussi le symbole d'une crise politique d'une portée potentiellement dévastatrice pour le rêve unitaire et transnational européen.

Dans les organismes biologiques, les déséquilibres entre les parties peuvent créer des tensions sous-systémiques qui se déchargent naturellement sur de petits ganglions

ou des organes ayant une fonction d'articulation. La « décharge tensionnelle » qui en résulte peut avoir des effets néfastes sur l'organe de jonction, avec de graves conséquences pour les sous-systèmes (qui réduisent ou perdent leur interconnexion physiologique) et pour le système dans son ensemble. L'histoire récente de Lampedusa démontre que les systèmes sociaux et politiques peuvent eux aussi connaître des situations analogues. Petit ganglion d'un grand système géopolitique et économique mondial, Lampedusa risque de provoquer l'effondrement de l'édifice européen tout entier, en dévoilant sa fragile essence et son inconsistance politique.

Ce livre part de la terrible tragédie qui est advenue le 3 octobre 2013, avec l'intention explicite de développer une plus ample réflexion sur l'immigration. Toutefois, l'objectif n'est pas de fournir une énième lecture socio-économique ou statistique du phénomène. On a beaucoup parlé de ces aspects au cours de ces dernières années. Les spécialistes, économistes, sociologues, etc. savent pratiquement tout ce que l'on doit savoir sur la présence d'étrangers en Italie. Toutefois, il reste au contraire beaucoup à faire pour en révéler les paradoxes, les lieux communs, les opportunités (en même temps que les risques). D'ailleurs, comme l'a affirmé récemment et fort à propos Maurizio Ambrosini, grand expert du phénomène en Italie, la recherche sociale a eu et continue à avoir, de plus en plus, une tâche importante : détruire les mythes et les légendes qui sous-tendent une grande partie des représentations produites par la société, à différents niveaux (médiat, politique, sens commun). Dans ce livre, je reviendrai souvent et de façon critique sur le mythe de l'« urgence ». Une « légende » en nette contradiction avec de nombreuses données scientifiques.

Notre imaginaire sur l'immigration comporte un grand nombre de distorsions. Lorsque nous pensons à un immigré, c'est l'image d'un homme africain, de religion musulmane, un malheureux qui fuit la guerre, débarqué à Lampedusa ou sur quelque plage ensoleillée du sud de l'Italie, qui nous vient immédiatement à l'esprit. Le portrait-robot qui ressort de l'analyse des données recueillies au fil des années est totalement différent. La population immigrée arrivant en Europe est constituée principalement de femmes, de religion (ou de culture) chrétienne, provenant des pays de l'Est. En Italie, ce sont les femmes, qui répondent à la demande des familles ayant besoin d'aide dans le cadre domestique ou d'assistance pour les soins aux personnes âgées et aux enfants, qui constituent l'entrée la plus importante. En outre, l'immigration étant un processus sélectif, les migrants arrivant en Europe ne sont ni les plus pauvres ni les plus malheureux des habitants du pays d'origine, car pour émigrer, il faut avoir des ressources à investir. Quant à la soi-disant invasion de réfugiés que l'Europe doit affronter, une simple donnée suffirait à démolir le mythe des hordes d'hommes et de femmes amassés aux portes de nos villes : 87 % des réfugiés fuyant les malheurs et les calamités humaines se trouvent dans les nations limitrophes des pays en guerre, c'est-à-dire en Turquie, au Pakistan et au Liban.

Dans une récente interview au quotidien *La Repubblica*, le président égyptien al-Sissi nous a rappelé sur un ton menaçant que l'Union européenne, avec ses 506 millions d'habitants et sa grande richesse, offre l'hospitalité à moins d'un million de réfugiés, alors que l'Égypte, à elle seule, en accueille environ cinq millions. Tandis que, dans une grande partie de l'Europe, on élève des murs pour repousser migrants et réfugiés et que, dans tout le continent, ce que l'on appelle l'« exode » engendre d'âpres tensions politiques

et sociales et des réactions désordonnées, le Moyen-Orient est la partie de la planète la plus directement impliquée, et aussi celle qui, à l'heure actuelle, absorbe le plus grand nombre de malheureux en fuite. Selon une étude de l'Archivio Disarmo menée par Fabio Alfredo Fontana et publiée dans de nombreux journaux italiens, la Turquie, le Liban, la Jordanie, l'Irak et l'Égypte accueillent à eux seuls 97 % des réfugiés syriens. La Turquie est la nation ayant accueilli le plus grand nombre de réfugiés syriens et d'autres nationalités en 2014 (environ 1 600 000 personnes). Après la Turquie, le Pakistan (1 500 000), le Liban (1 100 000), la République islamique d'Iran (982 000), l'Éthiopie (700 000), la Jordanie (654 000). Mis ensemble, ces pays du Moyen-Orient absorbent environ 35 % de l'ensemble des réfugiés, 20 millions de personnes en tout.

D'autres statistiques fournies par l'Istat, l'INPS, l'INAIL<sup>6</sup>, etc., nous fournissent des données pouvant détruire d'autres faux mythes, comme par exemple celui de l'intégration impossible. Si nous considérons le niveau d'instruction des mineurs (aussi bien ceux de seconde génération que ceux qui sont arrivés suite à une effective migration) comme un indicateur du niveau actuel et futur d'intégration, le cadre qui en résulte compte de nombreux aspects positifs, même s'il contient également certains aspects problématiques qui sont autant de défis pour l'institution scolaire. Une institution qui n'est pas toujours en mesure de relever ces défis. La présence de mineurs migrants dans les écoles italiennes est désormais un phénomène structuré, indice de l'insertion certifiée des migrants dans le système scolaire et social.

Un autre faux mythe concerne l'aspect sanitaire. Le sens commun veut que l'immigré soit le véhicule privilégié de maladies inconnues (le cas Ebola n'est que le dernier d'une

longue théorie d'alarmes injustifiées). Source de contagion, sujet à éviter. Les données relatives au domaine sanitaire mettent en évidence certains points critiques (l'utilisation limitée et inappropriée des services de la part des étrangers), mais aussi des éléments rassurants. Le profil sanitaire du migrant a toujours été celui d'un « sujet sain ». Aujourd'hui, nous assistons à une augmentation des sujets en mauvais état de santé. Toutefois cette donnée doit être lue à la lumière d'une autre donnée importante : l'apparition de maladies ou de mauvaises conditions de santé ne serait pas causée par les conditions de départ du migrant, mais par les précaires conditions de fragilité sociale dans lesquelles les étrangers sont amenés à vivre dans les pays d'arrivée.

Du point de vue des opportunités, la recherche a mis en évidence de très nombreux facteurs favorables qui nous fournissent un cadre essentiellement positif du phénomène de l'immigration. En d'autres termes, l'accueil des migrants ne doit pas être considéré seulement comme un acte bienveillant de responsabilité éthique (aider son prochain), mais aussi comme un choix égoïste et intéressé pour le présent et le futur. Comme l'a récemment souligné Uri Dadush<sup>7</sup> au cours d'une intéressante interview à *L'Espresso* le 6 juin 2016, « si on les prend bien, les réfugiés sont une mine d'or ». Dadush cite diverses études qui, même si elles ne sont pas toujours en accord sur tout, soulignent que l'immigration de pays à faible revenu vers des pays à revenu élevé alimente les investissements et la production, cause une augmentation des salaires des travailleurs spécialisés, réduit les coûts de nombreux services (par exemple l'aide-ménagère), a un impact positif sur le budget public, stimule la productivité, etc. Le développement économique du pays dans de nombreux secteurs clés (manufacturier, agricole, etc.) s'appuie aujourd'hui sur la présence des immigrés. Le

système de retraite n'aurait aucune chance de résister sans les travailleurs étrangers. Et ainsi de suite. Cela ne signifie pas qu'il faut préconiser un accueil indiscriminé. Cela signifie qu'il faut aussi raisonner sur les opportunités de l'immigration plutôt que de ne présenter que les risques, vrais ou présumés, à l'opinion publique.

Par exemple, on considère bien peu l'opportunité démographique. En Italie, la population autochtone est confrontée depuis plusieurs années à un déclin démographique tout juste compensé par les flux migratoires. Mimmo Lucano, le maire de Riace, un petit village du sud de l'Italie (Calabre) connu dans le monde entier pour ses bronzes, nous fournit un exemple éclatant de la façon dont l'accueil des migrants peut être interprété en matière d'opportunité. Comme l'a rappelé Roberto Saviano dans *L'Espresso* du 5 mai 2016, Mimmo Lucano a été classé par la revue *Fortune* parmi les 50 leaders les plus influents au monde. Son mérite ? Il a transformé l'« urgence » immigration en une grande ressource. Il a « tout simplement » repeuplé son village, littéralement vidé de ses habitants par un flux migratoire opposé à celui qui nous inquiète tant : l'émigration du sud de l'Italie, qui ne s'est jamais arrêtée et qui a même recommencé à s'intensifier au cours de ces dernières années. « Ici, il n'y a pas de centres d'accueil, ici c'est une vraie maison que nous donnons aux migrants », dit fièrement le maire. À Riace, les maisons et les rues qui se sont vidées à cause de l'émigration ont été repeuplées par une communauté multiethnique qui a redonné vie aux vieux métiers. On a rouvert des ateliers de céramique et de tissage, des bars, des boulangeries, et même l'école primaire. Un programme de collecte différenciée a été lancé, avec deux ânes qui gravissent les ruelles du centre, et la mairie a embauché des médiateurs culturels. Un modèle qui, a affirmé *Fortune*,

a mis contre Lucano la mafia et l'État, mais qui a été conçu comme une possible solution à la crise des réfugiés en Europe. En effet, on remarquera qu'aucun représentant de l'État n'a eu le courage de dire, à contre-courant, quelques mots d'encouragement en faveur d'un maire qui, comme l'a écrit Saviano, « a honoré son mandat, en faisant de la politique dans le sens noble du terme et sans se soucier de son succès électoral, sans verser dans le populisme, mais en faisant une proposition courageuse »<sup>8</sup>.

Ce livre ne traitera pas toutes ces questions, qui resteront en filigrane. La perspective qu'il adoptera sera différente, car elle tentera de dessiner un cadre culturologique rendant compte des narrations discursives, symboliques et iconographiques véhiculées par les sujets, les groupes, les partis et les médias (anciens et nouveaux) impliqués dans les processus activés par le phénomène immigration. J'ai choisi d'analyser les narrations parce qu'elles représentent un élément fondamental de la culture humaine. Comme le dira Pierre Musso dans la postface :

Il n'y a pas d'action humaine qui ne soit formée et informée par l'imaginaire : pour le philosophe Paul Ricoeur, agir, c'est mettre en œuvre des séries de représentations. L'imaginaire est un langage proprement humain fait de récits ou de narrations, d'images et d'émotions.

Les êtres humains ont une tendance naturelle à représenter leur expérience du monde sous une forme narrative : les histoires qu'ils racontent sont en mesure d'offrir cohérence et continuité à leur biographie et sont l'instrument privilégié leur permettant de communiquer avec les autres (Lieblich *et al.*, 1998). Les narrations sont un instrument puissant : elles ont la fonction d'organiser le monde du